

Cahiers *André Gide*

2

Correspondance
André Gide-
François Mauriac
1912-1950

nrf

Gallimard



François Mauriac et André Gide à Aix-en Provence, 1949.
Photo M^{me} F. Mauriac.

AVANT-PROPOS

L'année du Centenaire a permis à la jeune Association des Amis d'André Gide de jouer le rôle qu'elle s'était assigné et que nous avons brièvement défini en tête du premier Cahier André Gide. En France et dans le monde entier, des manifestations de toutes sortes — expositions, colloques, débats publics, émissions de radio et de télévision, publications de livres, d'articles, de numéros spéciaux de revues... — qu'ont enregistrés, trimestre après trimestre, les Bulletins d'informations de l'A.A.A.G., ont montré que l'œuvre de Gide restait présente et vivante. A telles enseignes qu'il a paru possible, et souhaitable, d'élargir le programme initial des publications gidiennes et, par conséquent, de redéfinir dès maintenant la vocation des présents Cahiers.

Le Bulletin d'informations restant l'instrument de liaison trimestriel entre les « Amis d'André Gide » à qui il offre la chronique régulière de l'« actualité gidienne » (manifestations, publications, travaux en cours, informations diverses...), il est apparu qu'il y avait place pour deux séries de volumes annuels : l'une, accueillant l'édition de textes inédits de Gide, de correspondances intégrales, d'ouvrages critiques de dimensions importantes, — ce sont les Cahiers André Gide, dont voici le deuxième; l'autre, rassemblant des études à caractère plus rigoureusement universitaire et visant à être le centre proprement dit des recherches gidiennes, — c'est la

série André Gide publiée aux éditions Minard dans le cadre de la Revue des lettres modernes *. Des rubriques ouvertes dans le Cahier André Gide de 1969 (bibliographie, carnet critique...) ne reparaitront donc plus dans celui de 1970 ni dans les suivants, ayant plus naturellement leur place dans les livraisons de l'autre série **.

Il est sans doute superflu de dire le plaisir que nous avons à accueillir dans les Cahiers cette correspondance échangée durant près de quarante ans entre André Gide et François Mauriac, dans l'édition qu'en a établie avec ferveur et compétence Mrs. Jacqueline Morton. Nos lecteurs trouveront ici, outre les lettres elles-mêmes, éclairée par une annotation précise, l'histoire des relations entre ces deux hautes figures que Mrs. Morton retrace dans son introduction, et le corpus des textes essentiels — dont beaucoup, dispersés dans des revues, sont malaisément accessibles — qui jalonnent cette histoire.

Née en 1934, Mrs. Morton fut, à la prestigieuse Columbia University de New York, l'un des étudiants que le professeur Justin O'Brien avait distingués pour réaliser un ensemble de monographies sur « André Gide et ses contemporains *** ». Sa thèse de doctorat : « André Gide and François Mauriac : Counter-Currents of our Time », soutenue le 2 mai 1969, fut le dernier travail qu'ait pu revoir le maître avant sa mort en décembre 1968. Mais avant même qu'elle l'eût achevée, nous avons encouragé Mrs. Morton à préparer cette édition de la Correspondance, dont l'introduction et les commentaires ont donc profité de toutes ses recherches.

Claude Martin.

* Vol. I paru en 1970.

** Mais demeurent, bien entendu, la périodicité annuelle des *Cahiers André Gide* et le fait qu'ils sont servis à tous les membres de l'Association à jour de cotisation. Voir à la fin du présent volume la composition du Comité d'honneur et du Conseil d'administration de l'Association, ainsi que la liste complète de ses membres au 25 février 1971.

*** Programme dans lequel deux autres thèses ont été menées à terme en 1969 : celles de MM. Frederick Harris (« André Gide-Romain Rolland : A Voyage in the Night ») et Arthur K. Peters (« Jean Cocteau and André Gide : Profile of an ambivalent Friendship »), dont la publication est prochaine chez un éditeur américain.

Introduction

*A la mémoire du professeur Justin O'Brien,
Columbia University, New York.*

« Vous demeurez pour moi, au sens le plus noble du mot, l'adversaire, celui qui aurait pu me vaincre, qui pourrait me vaincre. »

Mauriac à Gide, 5 février 1929.

« Si l'Église n'avait formé que des chrétiens comme vous, je serais depuis longtemps catholique. »

Gide à Mauriac, 1927.

S'il y a des œuvres maîtresses qui ne sont guère de nature à laisser deviner une entente véritable entre leurs auteurs, ce sont bien celles d'André Gide et de François Mauriac. Le lecteur serait en droit de se demander ce que ces deux hommes ont pu avoir en commun, tant leurs images diffèrent. Gide, c'est le protestant mué en immoraliste. Mauriac, un éminent porte-parole du catholicisme. Le premier se fait gloire de snober le monde littéraire — encore qu'il ait été, durant plus d'un quart de siècle, le représentant reconnu des lettres françaises — l'autre recherche ouvertement les honneurs du monde, ou, du moins, les accepte volontiers. L'avocat de la « disponibilité » tire autant de plaisir de sa quête de nouveaux décors, de ses expéditions dans l'inconnu, que l'enfant du Bordelais de ses retours constants aux paysages familiers de Malagar, où l'ont précédé des générations de Mauriac. Sur le plan littéraire, Gide a surtout la réputation d'avoir été un novateur, un expérimentateur, tandis que Mauriac ne s'écarte jamais de la tradition classique du roman. Malgré quelques incursions sur la scène sociale et politique, Gide est resté attaché à sa doctrine première de l'art pour l'art, Mauriac, lui, s'est peu à peu engagé dans les problèmes de son temps, délaissant dans une large mesure le domaine de la fiction pour celui du journalisme.

Pourtant, la fréquence avec laquelle le nom de Gide

revient sous la plume de Mauriac indique que, derrière ce qui les distingue l'un de l'autre, un lien a existé entre les deux écrivains, une sorte de terrain d'entente. C'est un fait que, dès ses premiers écrits jusqu'aujourd'hui, Mauriac a sans cesse parlé de Gide, que ce soit pour le commenter, l'attaquer, le défendre ou se référer à lui. Il n'est que de parcourir les romans de Mauriac, ses essais et ses articles pour s'en convaincre. De plus, les extraits du journal tenu par Claude Mauriac, publiés sous le titre : *Conversations avec André Gide*, montrent quelle atmosphère d'entente il y eut entre les deux hommes pendant le séjour de Gide à Malagar. Mais c'est dans leur correspondance intermittente qu'on a l'aperçu le plus exact de ce que furent leurs relations.

Composée d'au moins soixante-cinq lettres, échangées entre 1912 et 1951, année de la mort de Gide, cette correspondance reflète une amitié fondée sur le respect mutuel et une mutuelle affection qui ne se reflète pas toujours dans l'image qu'ils en ont livrée au public.

Lorsque le jeune Mauriac — il a vingt et un ans — vient s'établir à Paris, en 1906, il y apporte une profonde admiration pour Barrès et pour Gide : le culte du moi lui permet « de ne pas perdre cœur durant [l]es sombres années de [s]on adolescence à Bordeaux » et *Les Nourritures terrestres* lui « [découvrent] un monde à sa portée, sans autre loi que celle du désir ¹ ».

En 1906, Gide a trente-sept ans. C'est l'un des chefs de file de la littérature. Une période très créatrice de sa carrière est déjà derrière lui et il va bientôt lancer *La Nouvelle Revue Française*. Mauriac se fait le porte-parole de sa génération lorsqu'il définit le rôle important que la revue devait jouer dans la vie littéraire du temps :

Je la lisais chaque mois jusqu'aux annonces. Littéralement, c'était mon évangile. Les jeunes écrivains d'aujourd'hui auront peine à s'imaginer [...] le prestige de ce petit groupe pur autour d'une revue en apparence modeste, et comme nous passionnait son scrupule devant l'œuvre d'art; celle révision des valeurs qui s'accomplissait là, cette rigoureuse mise en place de chacun de nous apparaissait sans appel ².

Le jeune poète écrit dans *La Revue hebdomadaire* et *La Revue des Deux Mondes*, mais il aspire à *La Nouvelle Revue Française*, à l'approbation de Jacques Rivière, de Ramon Fernandez et plus encore d'André Gide; il avoue cependant : « [...] je n'existais pas pour les amis de Gide [...] »³.

Six ans après son arrivée, lorsque *La Revue hebdomadaire* le pressent pour un article sur « La Jeunesse littéraire » (avril 1912), il a déjà publié un recueil de poésie, *Les Mains jointes* (1909) et un poème, *L'Adieu à l'adolescence* (1911). La plus flatteuse marque d'approbation lui vient de Maurice Barrès qui lui écrit une lettre d'encouragement et fait publiquement son éloge dans *L'Écho de Paris* (21 mars 1910).

Ce qui caractérise cette nouvelle génération d'écrivains, dit Mauriac dans son article, c'est son classicisme. « Jamais on ne vit jeunesse si férue d'ordre et de discipline, si habile à censurer et à légiférer. » Cette jeunesse est en quête d'une expression lyrique qui combinerait son goût de la discipline et l'intérêt qu'elle porte à la vie intérieure, ce que Gide appelle « les régions profondes et broussailleuses, aux latentes fécondités » dans les *Nouveaux Prétextes*. Il liquide en quelques lignes les jeunes lyriques catholiques tels que Robert Valléry-Radot et André Lafon, pour braquer l'objectif sur le groupe d'auteurs qui gravitent autour de la « citadelle sacrée », *La Nouvelle Revue Française*. Pourtant, lorsqu'il parle du directeur de fait de la revue, André Gide, « ce magnifique artiste », son ton devient ambigu. Il compense son admiration par certaines réserves :

— [...] cet écrivain, dont je n'évite pas d'ailleurs la séduction, réussit bien mal à se délivrer de lui-même.

— [...] L'Immoraliste, où la volupté de vivre en dehors de toute loi est exprimée avec tant de persuasion qu'une jeune âme vivante et sensible met du temps à s'en délivrer [...]

— [...] ce petit livre complexe et trouble : La Porte étroite, que nous voudrions nous défendre d'aimer, et où la volupté du renoncement s'impose à nous comme la plus aiguë.

Il laisse entendre que Gide est en train de perdre l'adhésion de ses jeunes disciples par son refus de choisir l'un

des « innombrables maîtres » qu'il sert. Mes contemporains et moi-même, conclut Mauriac, nous ne nous prêterons pas au « jeu sacrilège que nous propose Gide lorsque, recomposant la parabole de l'enfant prodigue, il la dépouille de son sens divin ».

Gide est à Florence lorsque l'article paraît et il écrit immédiatement à son auteur pour contester l'emploi du terme « sacrilège » appliqué à *L'Enfant prodigue* et pour nier avoir dépouillé la parabole de son sens sacré ⁴. Que Mauriac ait eu conscience de la sévérité de son article, c'est évident. Il convient en effet dans sa réponse qu'en l'écrivant « [s]a bouche démentait [s]on cœur à tout moment ⁵ ». Il n'en demeure pas moins qu'il s'élève encore contre l'interprétation personnelle que Gide donne des Écritures, traçant ainsi clairement, et cela depuis les premiers temps de leurs relations, la frontière au-delà de laquelle il se refusera de suivre son « maître secret ».

Ce n'est que cinq ans plus tard que les deux hommes se rencontrent pour la première fois, chez M^{me} Lucien Mühlfeld. Gide fait alors partie des nombreux hommes de lettres qui se réunissent rue Georges-Ville chaque soir, avant dîner, dans ce salon que le jeune Mauriac commence à fréquenter en 1917. Après cette première rencontre, une lettre de Mauriac à Gide indique clairement le conflit entre l'attirance naturelle qu'exerce sur lui l'auteur des *Nourritures* et son allégeance « à une autre discipline ⁶ ». C'est aussi dans le salon de « la Sorcière » (c'est ainsi que ses invités surnomment leur hôtesse infirme) que Mauriac entend une conversation entre Gide et Valéry « où Gide se montra un défenseur passionné du Christ et de l'Évangile ⁷ ». Cette image d'un Gide défenseur du Christ produit sur lui une impression durable et il y fait souvent allusion par la suite; elle l'aidera à nourrir l'espoir qu'un jour la divine semence lèvera dans l'âme de l'immoraliste. Et, se rappelant cette conversation, il s'abstiendra de porter un jugement définitif et donnera aux détracteurs de Gide ce conseil : « Ne jugez pas. »

C'est dans les années 20 que Gide jouit de sa plus grande popularité. Sa réputation a désormais franchi les limites

d'un public restreint et il peut maintenant jouer son rôle préféré : celui de maître de la jeunesse.

La publication, en 1921, de ses *Morceaux choisis* est l'occasion pour Henri Massis, disciple de Maurras, de dénoncer l'auteur de *L'Immoraliste* ⁸. Révélatrice d'une animosité qui grandit avec les années, cette accusation n'est pas gratuite. Henri Massis veut prévenir les jeunes esprits influençables contre l'influence « démoniaque » du « bréviaire gidien ». N'est-ce pas Satan lui-même que Massis dépeint au lecteur? Ne feraient qu'un, d'après sa description, le Démon tentateur qui, sous la forme d'un serpent, a mené l'homme à sa chute et l'écrivain qui « nous entoure, nous accule et nous contraint peu à peu à nous avouer pareil à lui-même ».

François Mauriac donne sa « Réponse à M. Massis » dans *L'Université de Paris* (25 décembre 1921). D'emblée, il place la discussion sur le plan religieux : un catholique répond à un catholique. Mais, contrairement à Massis qui condamne la brebis égarée, Mauriac, le bon berger, prêche la compréhension. Il se hâte de faire remarquer que l'emploi de l'épithète « démoniaque », appliquée à un chrétien, serait-il Gide, témoigne d'un étrange manquement à la première des vertus chrétiennes : la Charité. Gide n'est peut-être pas aussi loin de Dieu que ses ennemis le prétendent. C'est la sincérité de Gide, nous dit Mauriac, sa totale, son inébranlable sincérité qui l'empêche de céder à toute compromission. Il est incapable d'adhérer à une doctrine qui exige la soumission absolue, même quand on a temporairement perdu la foi. Au contraire de vous et de moi, écrit Mauriac, « Gide est un homme qui ne se résignerait pas à incliner, fût-ce une minute, l'automate ». A la caricature que Massis fait de Gide, comme d'un quinquagénaire pathétique courant inlassablement après sa propre jeunesse, Mauriac oppose l'image d'un Gide qui a enseigné la dignité aux écrivains de sa génération et dont chacun des romans est « une leçon de mesure, de renoncement ».

Il n'y a pas de sens à dire, comme Massis, que Gide est un homme qui a refusé de choisir. N'a-t-il pas choisi de penser? demande son défenseur. De plus, le style de l'au-

teur des *Nourritures* serait-il encore le meilleur de France s'il l'avait mis au service de telle ou telle morale particulière? Non, répond Mauriac, « cet art exquis vaut par son désintéressement ». Mais là, le futur auteur de *Dieu et Mammon* plaide aussi sa propre cause. Lorsque Massis accuse l'auteur des *Caves du Vatican* d'un « antagonisme de l'esthétique et de la morale », Mauriac sait fort bien que cette accusation s'applique également à lui. Du coup, quand il défend Gide contre le reproche d'irresponsabilité morale en tant qu'artiste, il en profite pour parler de la triste condition des « créateurs catholiques ». En effet, pour Mauriac, cet « antagonisme » est à la base du « débat qui [le] déchire », ce conflit entre le chrétien et l'artiste qui continuera à le hanter. Son plaidoyer en faveur de la liberté de l'artiste rappelle la déclaration de Gide dans *Le Traité du Narcisse* : « La question morale pour l'artiste n'est pas que l'idée qu'il manifeste soit plus ou moins morale et utile au grand nombre; la question est qu'il manifeste bien. » Ce qui est doctrine chez l'un devient, chez l'autre, justification.

L'écrivain catholique reprochera toujours à ses coreligionnaires d'essayer d'imposer leur loi à des non-catholiques tels que Gide. Les non-catholiques sont libres d'admirer ceux qui se font leur propre loi, les Lafcadio, par exemple, et Gide a le droit de faire un jeu du don inné qu'il a de convaincre. Eût-il été catholique, Gide eût employé ce don à l'apostolat; hors du giron de l'Église, Mauriac lui reconnaît le droit de se servir à son gré de son talent. Qui plus est, ce n'est pas sur des créatures vivantes, malgré ce que prétend Massis, que Gide exerce son influence, mais sur les créatures de son imagination. Quel écrivain peut se targuer de n'avoir jamais troublé ses lecteurs? demande Mauriac, qui reconnaîtra quelques années plus tard que « même dans mon état de grâce, mes créatures naissent du plus trouble de moi-même ».

La mission de Gide est d'apporter de la lumière aux ténèbres et de collaborer « à notre examen de conscience », déclare l'homme à l'égard duquel il a précisément joué ce rôle. Et quand Mauriac en vient à déclarer que Gide n'est pas plus « démoniaque » que Socrate qui fut accusé de

corrompre la jeunesse parce qu'il lui enseignait la connaissance de soi-même, il ne se doute pas qu'il dénoncera, lui aussi, quelques années plus tard l'influence néfaste de Gide ¹⁰. Mauriac termine son apologie en rappelant l'occasion où il a entendu Gide défendre passionnément le Christ auprès de Valéry. Mettant en pratique la charité qu'il prêche, ses derniers mots sont : « Attendons le jugement de Dieu. »

Gide est profondément touché par l'article de son jeune défenseur : « Vous êtes le premier, le seul qui osiez prendre un peu ma défense ¹¹. » C'est ainsi qu'il lui exprime sa gratitude dans une lettre qu'il continue en évoquant « la sottise rassurante » de la plupart des attaques dont il a été l'objet. Allusion à Henri Béraud qui vient de lancer une campagne contre lui et *La Nouvelle Revue Française*. Gide attache certes plus d'importance aux attaques de Massis. Connaissant l'intelligence et le talent de son adversaire il craint que le portrait peu flatteur que ce dernier a tracé de lui ne s'imprime dans l'esprit des gens. Il n'en est que plus sensible au fait que ce soit le jeune écrivain catholique qui vienne à son secours, et il lui écrit : « je suis heureux que cet article soit écrit précisément par vous pour qui depuis longtemps je sens mon affection grandissante ».

Mauriac, tout content de ne pas avoir blessé son « cher maître et ami » lui répond immédiatement ¹². Il profite de l'intimité d'une lettre pour comparer le combat intérieur qui l'agite avec celui qui, sans nul doute, se livre dans l'âme de l'immoraliste, passionné défenseur du Christ. Qui suis-je pour vous juger, déclare-t-il tristement, « moi qui sais qu'il faut choisir et qui ne choisis pas ». Vous représentez pour moi « ce feu du ciel entre le royaume de Dieu et les nourritures terrestres ». L'usage fait par Barrès, Maurras et Massis du mystère de la Sainte Trinité à des fins sociales et morales choque Mauriac bien plus que « le drame d'un cœur divisé, déchiré », drame qui est aussi le sien. « Car le tout n'est pas de savoir qu'il faut choisir, hélas ! », s'écrie-t-il. Puis, espérant toujours que Gide songe à se convertir, il termine sa lettre en évoquant une angoisse qu'il pense partagée.

De même que Mauriac n'oubliera jamais le jour où Gide s'est fait l'avocat passionné du Christ, de même Gide rappellera souvent le courage avec lequel le jeune écrivain s'est élevé en sa faveur. La gratitude qu'il éprouve à l'endroit de Mauriac pour son intervention explique dans une certaine mesure pourquoi il lui fait une place à part, parmi les autres catholiques, et peut-être aussi pourquoi il le tance lorsqu'il a l'impression que Mauriac s'écarte de l'honnêteté qu'il est en droit d'attendre de lui.

En juin 1922, quelques jours après la première du *Saül* de Gide au théâtre du Vieux-Colombier, une critique de la pièce paraît dans *La Revue hebdomadaire* (24 juin 1922), signée du titulaire de la rubrique théâtrale, François Mauriac. « Il trouble la source de Dieu », déclare le critique, reprochant de nouveau à Gide non seulement d'emprunter aux Écritures mais de dévier le sens du texte original. Il lui concède, cependant, sur un ton moins sévère, qu'en dernier ressort ce n'est pas trop dangereux pour le spectateur. L'art avec lequel Gide injecte son poison « nous terrifie et par là nous sauve. » Gide, en quelque sorte, secrète son propre contrepoison. Le critique va plus loin encore : il prétend savoir que l'intention de Gide est d'inciter le spectateur à se révolter contre ce qu'il dépeint. Il affirme que l'auteur de *Saül* « croit à la parole du salut ».

Le mot qu'il adresse à Gide, à la parution de l'article, révèle sa peur de l'avoir blessé. « [...] il n'y a que *cela* de grave dans votre cas — ce génie de " dévier " le texte de Dieu », écrit-il, inquiet ¹³. Gide, dans sa réponse, non seulement le rassure mais lui explique qu'à son sens les Écritures, tout comme la mythologie grecque, représentent « une ressource inépuisable, infinie » destinée à être constamment soumise à de nouvelles interprétations. Il faut croire que Gide n'en voulut pas à Mauriac puisque, la même année, après le succès du *Baiser au lépreux*, celui-ci vit se réaliser une vieille ambition... devenir l'un des collaborateurs de *La Nouvelle Revue Française*.

Son étude consacrée à un jeune poète bordelais, André Lafon (*La Vie et la mort d'un poète*, 1924), tué au début de

la Première Guerre mondiale, donne à son intime ami Mauriac l'occasion de s'exprimer sur la génération désillusionnée des écrivains de l'après-guerre et de s'interroger sur l'influence que Gide exerce sur elle. Que toute une littérature soit inspirée par *Les Caves du Vatican* et fondée sur les crimes sans mobiles est une chose, écrit Mauriac, malheureusement cette jeunesse ne semble pas disposée à limiter ses « actes gratuits » au domaine de l'esprit mais a tendance à les appliquer à la destruction de soi. Tout comme Gide a dénoncé les dangers de « l'individualisme outrancier » dans *L'Immoraliste*, Mauriac, maintenant, condamne les excès du gidisme. De jeunes écrivains, selon lui, adoptent la théorie de Gide, à savoir que l'écrivain se doit au nom de la sincérité de ne pas tenir compte de ses limites, et de parvenir à la connaissance de soi-même par l'intermédiaire de ses héros. Si cette méthode de découverte de soi vaut pour Gide, Mauriac fait remarquer qu'elle n'est pas valide pour ses disciples, qui ne semblent jamais atteindre le second stade, constructif, de la doctrine du maître, celui de la connaissance de soi. Leurs œuvres ne révèlent que l'aspect d'autodestruction et ils gaspillent leur talent en l'appliquant à un érotisme lugubre. Gide est directement responsable de cet état de choses : « Comment [...] ne voit-il pas — en dehors de toute question morale et en ne considérant que les exigences de l'art — qu'une littérature érotique sera le fruit de sa doctrine ? » (p. 165). Il reconnaît que ce n'est pas le cas, chez Gide. La tragédie personnelle de l'auteur de *La Porte étroite* et de *La Symphonie pastorale* évolue autour de Dieu, de sorte que « rien qu'en suivant sa pente, Gide nous découvre un Gide que le Christ inquiète, obsède et peut-être importune » (p. 174).

On voit ici, de nouveau, dans sa critique de Gide, Mauriac osciller entre l'attaque et l'apologie. D'une part il sent que la doctrine de sincérité totale que professe Gide ne peut que conduire aux excès et, par conséquent, encourager les tendances autodestructrices des écrivains d'après-guerre. D'autre part, il soutient le droit de tout artiste à « suivre sa pente » tout en spécifiant que ce qui convient à un maître-écrivain n'est pas nécessairement bénéfique

Cahiers André Gide

Alternant les recueils d'études et d'exégèses gidiennes et la publication d'inédits, les Cahiers André Gide consacrent leur deuxième livraison à l'édition intégrale de l'importante correspondance échangée sur près de quarante années (1912-1950) par les prix Nobel 1947 et 1952, André Gide et François Mauriac.

Ces soixante-trois lettres, soigneusement présentées et annotées par Jacqueline Morton (auteur d'une thèse de doctorat soutenue en 1969 à l'Université Columbia de New York et qui fut précisément consacrée à l'étude de cette Correspondance), sont accompagnées de nombreux documents, textes rares ou inconnus, qui font de ce livre le dossier complet des relations Gide-Mauriac.

Relations qui connurent de graves et exemplaires péripéties, entre le moment où, en 1912, cadet respectueux et admirateur fasciné, le jeune poète des Mains jointes osait écrire à « Monsieur Gide », et ces lendemains du 19 février 1951 où la mort du « Contemporain capital » inspira à Mauriac quelques-unes de ses plus belles pages. Histoire d'une amitié qui ne fut pas une familiarité de tous les jours, mais un contact profondément éprouvé et confirmé aux heures importantes, aux étapes significatives de l'itinéraire de l'un et de l'autre écrivain, — qu'il s'agît d'un affrontement ou au contraire d'un front commun. On verra ici, au fil des lettres et des années, Mauriac tour à tour défendre spontanément Gide, se défendre lui-même contre Gide, l'attaquer, tantôt égratignant avec ironie, tantôt poignant aux endroits sensibles celui qui resta jusqu'au bout pour lui — comme il le lui écrivit en 1929 —, « au sens le plus noble du mot, l'advervaire, celui qui aurait pu me vaincre, qui pourrait encore me vaincre »... Haut dialogue, où, tandis que les « grandes questions » du temps, littéraires, morales et politiques, étaient débattues, la figure de chacun se dessinait : on retrouvera dans cette Correspondance...

